

Freud et Ferenczi

La lune de miel

1 Ferenczi rendit visite pour la première fois à Freud en février 1908. De cette visite était née une amitié qui allait durer jusqu'à la mort de Ferenczi en 1933.

2 De tous ses élèves, Ferenczi était le plus proche de Freud. Tous deux étaient originaires de Galicie, terre d'accueil pour les Juifs jusqu'au XIX^e siècle. Tous deux fils d'émigrants, ils partageaient la même attitude à l'égard de la judéité. Intégrés sur le plan culturel à l'Empire austro-hongrois, ils avaient abandonné toute pratique religieuse, sans pour autant jamais oublier ou renier leur origine [\[1\]\[1\]](#) Voir Eva Brabant-Gerö, « Mah-Nistana, ou qu'en reste-t-il ? »,... Dès leur première rencontre, Ferenczi, déjà occupé à Budapest à faire connaître les idées freudiennes dans les cercles médicaux, fut accueilli à bras ouverts par Freud. En 1908, à la première rencontre des élèves de Freud tenue à Salzbourg, il avait présenté une conférence sur le thème de « psychanalyse et éducation [\[2\]\[2\]](#) Sándor Ferenczi, « Psychanalyse et pédagogie », *Psychanalyse I*,... » Cet été-là, il fut invité à passer ses vacances avec la famille Freud. En 1909, sur la demande du maître, il s'était joint à lui et Jung, invités par l'université Clark aux États-Unis. Freud, qui devait présenter ses idées, avait élaboré ses conférences en discutant avec Ferenczi. Au retour, Freud et Ferenczi, intéressés par la télépathie, se rendirent chez une célèbre voyante à Berlin et par la suite commentèrent longuement ses propos dans leurs lettres. Lors des fiançailles de sa fille aînée, Mathilde, Freud avoua à Ferenczi qu'il aurait bien aimé le voir à la place du jeune homme.

3 Ferenczi accompagnait Freud dans tous ses « combats », restant son allié fidèle. En 1910, c'est lui qui proposa la création d'une Association internationale de psychanalyse. Trois ans plus tard, à Budapest, il organisa l'Association hongroise de psychanalyse qui rassemblait autour de lui et de ses idées le groupe désigné plus tard comme École hongroise de psychanalyse. On y comptait des psychanalystes de talent, comme István Hollós, Imre Hermann, Vilma Kovács, Géza Róheim, Michaël et Alice Balint, Zsigmond Pfeifer, Lilian Rotter, Lilly Hajdu, qui apportèrent une contribution importante et durable à la théorie et la pratique analytique [\[3\]\[3\]](#) Voir Eva Brabant-Gerö, Ferenczi et l'école hongroise de...

La première faille

4 Jusqu'à leur premier voyage en tête-à-tête, la plus parfaite harmonie régnait entre les deux amis.

5 Lors de leur premier séjour à deux, passé en 1910 en Sicile, une faille apparaît dans la bonne entente. La cause partielle de ce premier désaccord est un travail qu'ils avaient projeté d'écrire ensemble. Ils avaient dans leurs bagages le livre du président Schreber pour élaborer leurs idées sur la paranoïa. Mais lorsque Freud lui demande de simplement noter ses idées sous la dictée, Ferenczi exprime son mécontentement. Dès lors, Freud choisit de travailler chaque soir en solitaire [\[4\]\[4\]](#) Ferenczi à Groddeck, Noël 1921, Ferenczi, Groddeck,...

6 Toutefois, dans leur correspondance, ils évoquent des aspects bien plus personnels de cette mauvaise humeur. Il est question d'une certaine insatisfaction dont chacun présente sa version. Freud se dit contrarié d'avoir trouvé Ferenczi « inhibé et rêveur [\[5\]\[5\]](#) Freud à Ferenczi, 2. 10. 1910, Sigmund Freud, Sándor Ferenczi, ... ». Et il imagine sa déception, d'être confronté à « un monsieur d'un certain âge tout à fait ordinaire », incapable d'offrir « la stimulation intellectuelle permanente » escomptée.

7 Ferenczi ne se contente pas d'une analyse aussi superficielle. S'il a été déçu, c'est surtout à cause du manque d'ouverture de Freud. Bien plus que de chercher uniquement « le grand savant » chez son compagnon de voyage, il aspirait à « une camaraderie personnelle gaie et sans contrainte ». Il rêvait d'une relation de « franchise mutuelle absolue [\[6\]\[6\]](#) Ferenczi à Freud, 3.10. 1910, Correspondance, t. I, op. cit.,... ».

⁸Freud lui répond : « Je n'ai plus aucun besoin de cette totale ouverture de la personnalité [...] Depuis le cas Fliess, dans le dépassement duquel vous m'avez précisément vu occupé, ce besoin s'est éteint chez moi. Une partie de l'investissement homosexuel a été retirée et utilisée pour l'accroissement de mon moi propre. J'ai réussi là où le paranoïaque échoue ^[7]^[7]Freud à Ferenczi, 6.10.1910, Correspondance, t. I, op. cit.,.... »

⁹Freud, qui devait toute sa vie maintenir l'habitude de considérer les amis qui le décevaient comme des « cas », se comporte avec Ferenczi en amoureux qui éconduit un soupirant parce qu'il est encore lié à un autre. Sa déclaration d'être venu à bout de ses sentiments en les retournant vers lui-même « pour l'accroissement de [son] moi propre », n'est guère satisfaisante pour Ferenczi. Après cet échange, Ferenczi reconnaît qu'« il y a sûrement beaucoup d'infantilisme qui s'attache à [sa] passion de franchise ». Néanmoins, il maintient que « tout infantilisme n'est certes pas à abhorrer ; par exemple le désir de vérité de l'enfant qui n'est contenu que par des influences éducatives falsifiantes [...] Et je maintiens que ce n'est pas la franchise qui est anormale, mais les cachotteries inutiles ^[8]^[8]Ferenczi à Freud, 12. 10. 1910, Correspondance, t. I, op. cit.,... ».

¹⁰Comme souvent, l'explication ne change rien au fait que chacun campe sur ses positions. Ainsi se profilent déjà certaines attitudes qui, vingt ans plus tard, s'affirmeront encore davantage lors de leur important conflit. Une remarque dans une lettre de Freud paraît hautement significative. En évoquant certaines informations sur le père du « Président » le docteur Schreber, qui aurait fait des « miracles » en tant que médecin et qui, tyran domestique, « hurlait » contre son fils, il note que « ce père le comprenait aussi peu que le “dieu inférieur” comprend notre paranoïaque ^[9]^[9]Freud à Ferenczi, 6.10. 1910, Correspondance, t. I, op. cit.,... ». Malgré cette constatation, la question du rôle du père dans la psychose du fils n'est abordée nulle part dans l'ouvrage de Freud sur le président Schreber. Les éléments traumatiques de ce célèbre cas de psychose ne seront évoqués qu'au cours des années 1970 ^[10]^[10]Le cas Schreber, Contributions psychanalytiques de langue....

¹¹Quant à Ferenczi, déjà à cette époque, il parle de lui-même comme d'un « thérapeute incorrigible ^[11]^[11]Ferenczi à Freud, 12. 10. 1910, Correspondance, t. I, op. cit.,... ».

¹²Il mérite d'être rappelé qu'en 1909, un an avant cette mésentente, Ferenczi avait apporté sa première contribution théorique à Freud. Il y traitait de l'introjection, concept fondamental pour la compréhension de la relation entre l'enfant et son entourage ainsi que de celle entre analyste et analysant : « Il s'agit d'inclure dans sa sphère d'intérêt une part aussi grande que possible du monde extérieur. » Ferenczi insiste ici sur un point particulier. Bien que le transfert, issu de ce processus, soit présent dans toutes les thérapies, il n'est compris que dans la psychanalyse ^[12]^[12]Sándor Ferenczi, « Transfert et introjection », Psychanalyse,....

L'analyse

¹³Élève lucide, Ferenczi n'ignore pas que le maître joue un rôle fondamental dans sa vie psychique. C'est probablement encore à la franchise mutuelle totale entre eux qu'il espère parvenir lorsqu'en 1913, il demande à Freud de le prendre en analyse. Comme l'a signalé Judith Dupont ^[13]^[13]Judith Dupont, « Freud's analysis of Ferenczi as revealed by... », Freud commence par refuser. Il craint, et l'avenir lui donnera raison, qu'une analyse ne vienne perturber leur relation. Mais voyant Ferenczi en proie à une souffrance tant physique que psychique à la suite de ses amours compliquées avec Gizella Pàlos et sa fille Elma, Freud accepte et prend son ami en analyse.

¹⁴Je ne m'attarderai pas sur le grand nombre de règles, établies par la suite, transgressées dans cette analyse. Je me contenterai de mentionner seulement le fait qu'elle avait été entreprise dans des conditions qui ne favorisaient guère la « neutralité bienveillante » de l'analyste tant recommandée par Freud. L'analysant était celui qu'il appelait son « grand Vizir Secret ». Il était indispensable que celui-ci, revenu d'un égarement temporaire, mette de l'ordre dans sa vie personnelle et redevienne tout entier disponible pour la « cause ». Connaissant tous les protagonistes du drame, Freud ne dissimulait guère ses sympathies pour Gizella, l'amie de Ferenczi depuis 1905, plus proche de lui et de ses idées. Il savait pertinemment que même si Elma, la fille de Gizella, avait été sa patiente, elle ne l'avait été que contrainte et forcée.

¹⁵Après la deuxième tranche avec Freud, Ferenczi est dithyrambique au sujet de son analyse : « Avant tout je crois pouvoir constater que ces trois semaines ont été les plus décisives de ma vie et pour ma vie [...] Je suis devenu un autre homme, moins intéressant, mais plus normal ^[14]^[14]Ferenczi à Freud, 10. 07. 1916, Correspondance, op. cit., t.... » Ces louanges sont d'autant plus étonnantes qu'après la première tranche, le son de cloche n'avait pas été tout à fait le même : « De ces semaines d'analyse, le bénéfice psychique majeur que j'ai enregistré est la reconnaissance de la violence des pulsions homosexuelles en moi. Quant à la solution

de la relation à la femme – et c’est bien elle qui nous ouvre d’abord la vie réelle –, je n’y suis pas parvenu [15][15] Ferenczi à Freud, 18. 12. 1914, Correspondance, op. cit., t.... » On ne peut guère douter que Ferenczi attend beaucoup de son analyse quand il écrit : « Le transfert va sûrement me féconder. »

[16] En 1916, estimant que Ferenczi se fourvoie dans son auto-analyse, dans laquelle il s’est lancé après la troisième tranche de travail analytique avec lui, Freud se montre ferme : « Si j’ai dit que la cure était finie, je ne pensais pas qu’elle était terminée [16][16] Freud à Ferenczi, 24. 10. 1916, Correspondance, op. cit., t.... »

[17] Après cette troisième tranche, Ferenczi demande Gizella en mariage et se sent « piqué au vif » quand sa proposition n’est pas acceptée sur-le-champ.

[18] Quant au bénéfice de son analyse pour son travail, il affirme porter désormais un jugement plus tempéré sur les patients. Il se demande alors si son intérêt pour l’analyse n’était pas « pathologiquement déterminé [17][17] Ferenczi à Freud, 17. 10. 1916, Correspondance, op. cit., t.... » ?

La technique active

[19] C’est alors que, quelques jours plus tard, il évoque le cas d’une de ses patientes surnommée par lui « la patiente au viol ». Selon Ferenczi, cette patiente pratiquait une masturbation larvée sur le divan, serrant les cuisses, tandis que les séances se résumaient à des propos sur les performances artistiques et humaines les plus élevées. Ferenczi connaît le cas de l’« Homme aux loups », ce Russe qui, par la suite, deviendra une figure paradigmatique de la psychanalyse. Il sait que, surchargé de travail, Freud a mis un terme un peu brusquement à l’analyse de ce patient. S’inspirant de cette mesure « active » de Freud, Ferenczi invite sa patiente à prendre conscience de son geste masturbatoire, et lui intime l’ordre d’y renoncer dans le but de transformer la pulsion en associations libres sur le divan. Ferenczi décrit à Freud les réactions de sa patiente de la manière suivante : « Vinrent alors une révolte et une tentative de désobéissance, etc. Finalement, elle baissa le ton et, d’un seul coup, le tableau de l’analyse changea : elle se souvint des détails concernant l’histoire de son “viol” en particulier ceux qui mettaient en évidence sa complicité [18][18] Ferenczi à Freud, 22. 10. 1916, Correspondance, op. cit., t. II.... »

[20] Ferenczi admet donc la réalité des faits relatés par sa patiente. Dans l’article qu’il publie en 1919 où il présente sa technique active fondée sur ce cas, il évoque « les circonstances traumatiques les plus importantes de la maladie [19][19] Sándor Ferenczi, « Difficultés techniques d’une analyse... ». Mais dans sa lettre à Freud, tout en faisant mention des « souvenirs qui se groupèrent peu à peu autour de certains événements de l’enfance », Ferenczi ne souligne que les détails qui mettent en évidence la complicité de la patiente dans son viol.

[21] Nous savons qu’il a fallu encore un bon demi-siècle pour que les cas de viol soient jugés sans que, immanquablement, soit évoquée la complicité de la femme ou de l’enfant dans l’acte.

[22] Et pour Ferenczi, il a fallu encore une décennie pour théoriser l’importance du trauma dans la pathologie.

[23] La question de savoir pourquoi Ferenczi avait refusé de voir, peu de temps après son analyse avec Freud, tout le poids du viol subi par sa patiente, mérite réflexion.

[24] En 1921, Ferenczi parle de son analyse à Groddeck dans les termes suivants : « Par période je m’étais laissé analyser par lui [une fois durant 3 une fois durant 4-5 semaines] ; pendant des années, nous avons voyagé ensemble chaque été ; je ne pouvais pas m’ouvrir librement à lui : il avait trop de ce “respect pudique” il était trop grand pour moi, il avait trop d’un père [20][20] Voir note 4.. » Dans la même lettre, il évoque aussi son amour refoulé pour Elma, ainsi que son désir de fonder une famille. Il considère que l’avis de Freud, opposé à cette union, a été décisif pour lui.

[25] La situation paraît bien différente de celle de 1910, l’année où c’était Freud qui ne pouvait pas s’ouvrir à Ferenczi. Tout laisse à penser qu’à la suite des quelques semaines sur le divan de Freud, Ferenczi s’était engagé dans un processus d’identification. Désormais, c’est lui qui ne peut s’ouvrir et croit nécessaire d’adopter les opinions du maître.

[26] Sur la question de l’identification, je me contenterai ici de citer Alice Balint, excellente analyste d’enfant, formulant ses idées avec talent : « L’obéissance de l’enfant ne s’effectue pas par voie de compréhension, mais

d'identification. Telle est l'explication de ce conservatisme rigide qui attache l'enfant aux règlements, une fois acceptés [21][21] Alice Balint, *La vie intime de l'enfant*, trad. L. Gara, Paris,.... » Autrement dit, l'identification conduit à l'obéissance aveugle.

[27] L'autre processus fondamental à l'œuvre entre l'enfant et son entourage est l'introjection, concept traité justement par Ferenczi dans son premier travail théorique. Toutefois, l'approfondissement de ce concept est lié au nom des psychanalystes Nicolas Abraham et Maria Torok. Ces auteurs distinguent entre l'incorporation, qui correspond à un fantasme, et l'introjection, qu'ils définissent comme un processus. Maria Torok montre qu'entre les deux concepts existe une fausse analogie : « La visée de l'introjection n'est pas de l'ordre de compensation mais de l'ordre de croissance. Il ne s'agit pas d'introjecter l'objet, mais l'ensemble des pulsions et de leurs vicissitudes dont l'objet est l'à propos et le médiateur [22][22] Maria Torok, « Maladie du deuil et fantasme du cadavre.... »

[28] Je m'efforcerais donc de comprendre les motifs de Ferenczi lorsqu'il avait insisté sur la complicité de sa patiente dans son viol. Pourquoi avait-il adopté le discours type de son époque ? Était-ce simplement pour ne pas s'écarter d'une certaine complicité masculine ? Un regard sur l'orientation de la pensée de Freud permettra de mieux comprendre les motifs de Ferenczi. Sans jamais abandonner complètement la théorie de la séduction, après 1897, Freud avait donné la préséance au conflit interne ; pour lui, la réalité psychique primait sur le trauma, la réalité extérieure.

En accord imparfait

[29] Le fait qu'en dépit de son analyse, l'existence de Ferenczi se réduise à une lutte contre les maladies les plus variées, ne témoigne pas de l'amélioration mentale tant espérée. Je dirais même que cette analyse a eu un effet traumatique sur lui. Telle qu'il l'a évoquée dans sa lettre à Groddeck en 1921, Ferenczi garde de Freud une image plutôt autoritaire ; il le voit uniquement comme le père dont le respect lui interdit de s'exprimer librement. On peut en déduire que s'il n'accorde aucune signification au viol de sa patiente, c'est parce que, du fait de son identification à Freud, il ne connaît que « l'obéissance aveugle » aux règles. Il lui faudra l'amitié de Groddeck, puis l'alliance avec Rank, pour commencer à formuler des critiques à l'égard de son analyse avec Freud. *Perspectives de la psychanalyse* [23][23] Sándor Ferenczi, « Perspectives de la psychanalyse »,...., l'ouvrage écrit en commun avec Rank, publié en 1924, recèle un grand nombre de réflexions, inspirées à coup sûr de sa propre histoire. Voici quelques exemples parlants : « [...] les difficultés techniques ont surgi d'un trop grand savoir de l'analyste. Ainsi l'importance de la théorie du développement sexuel élaborée par Freud a conduit bon nombre d'analystes à utiliser certains autoérotismes et systèmes d'organisation de la sexualité, qui nous permettaient au début de comprendre le développement sexuel normal, de manière erronée et par trop dogmatique dans le traitement des névroses. La tâche analytique véritable a donc été négligée dans certains cas au profit de la recherche des éléments constitutifs de la théorie sexuelle [24][24] Ibid., p. 227.. »

[30] Ou encore : « On sait bien, et il faudrait davantage en tenir compte, que le désir d'enseigner et celui d'apprendre créent une attitude psychique peu favorable à l'analyse [25][25] Ibid., p. 231.. »

[31] Et aussi : « Une autre situation analytique que nous avons l'habitude de ranger [également à tort] sous l'étiquette de "résistance", c'est le transfert négatif. Or ce dernier ne peut manifester sa nature que sous la forme d'une "résistance" et son analyse est la tâche principale de l'action thérapeutique [26][26] Ibid., p. 231.. »

[32] Et surtout : « Le narcissisme de l'analyste paraît propre à créer une source d'erreurs particulièrement abondante dans la mesure où il suscite parfois une sorte de contre-transfert narcissique qui amène des analysés à mettre en relief les choses qui flattent le médecin et par ailleurs à réprimer les remarques et associations peu favorables qui le concernent. Ces deux attitudes sont techniquement erronées ; la première parce qu'elle peut produire chez le patient des améliorations dont le seul but est de séduire l'analyste et de gagner en retour sa sympathie libidinale ; la seconde parce qu'elle détourne l'analyste d'une tâche technique, celle qui consiste à découvrir les signes de critique, déjà faibles et en général timides [...] L'angoisse et le sentiment de culpabilité du patient ne peuvent jamais être surmontés sans cette autocritique de l'analyste [27][27] Ibid., p. 232-233.. »

[33] Dès 1924, lorsque Ferenczi souligne que « l'essentiel dans la cure est la phase de ressenti où les expériences vécues l'emportent sur les explications données [28][28] Ibid., p. 235. », une nouvelle vision de l'analyse apparaît.

[34] Après la publication des *Perspectives*, Ferenczi est très étonné que l'ouvrage n'obtienne pas l'adhésion totale de Freud : « Moi et Rank aussi, nous nous sommes efforcés [...] d'éviter tout ce avec quoi vous pourriez

ne pas être d'accord. » Le maître lui écrit alors : « [...] je ne saurais quand même pas dire avec quoi je ne suis pas d'accord. Cette impression que par le chemin qui y est proposé on pourrait être amené à abandonner l'analyse, que cela promet de devenir un chemin pour commis voyageurs, [...] ». Et Freud ajoute qu'à son avis : « L'opus n'est pas honnête. [...] Maintenant en ce qui concerne votre effort de rester entièrement et toujours en accord avec moi, je l'apprécie au plus haut point comme expression de votre amitié, mais je ne trouve ce but ni nécessaire ni facile à atteindre [29][29]Freud à Ferenczi, 4.2. 1924, Correspondance, op. cit., t. III, ... ».

[35]Ferenczi tente d'éviter le conflit avec Freud en affirmant que la cible principale de leurs critiques était Abraham. Et en effet, Abraham s'oppose violemment aux *Perspectives* dans une lettre circulaire que Ferenczi considère motivée par « une ambition et une jalousie démesurées [30][30]Ferenczi à Freud, 18.3. 1924 Correspondance, op. cit., t. III, ... ».

[36]Les disputes entre les disciples sont assez violentes pour faire éclater le Comité secret. Sur le moment, Ferenczi tient à rassurer Freud : « Je ne me suis écarté de vous et de votre enseignement ne serait-ce que d'un cheveu [31][31]Ibid., p. 148.. »

À la recherche de la femme

[37]L'année même de la publication des *Perspectives*, Ferenczi présente un autre ouvrage. En gestation depuis 1915, *Thalassa* [32][32]Sándor Ferenczi, *Thalassa*, Essai sur la théorie de la... deviendra, comme le signale Pierre Sabourin [33][33]Pierre Sabourin, entretien radiophonique consacré à..., le second mythe fondateur de la psychanalyse après *Totem et tabou*. *Thalassa* joue un rôle central dans la pensée de son auteur. Cet essai sur le sens de la pulsion génitale place la femme au centre de toute aspiration humaine. Rappelons que Ferenczi, après sa deuxième tranche d'analyse, s'était plaint de n'avoir pas trouvé la solution de sa relation à la femme qui, seule, lui permettrait d'accéder à « la vie réelle ». Dans *Thalassa*, la mère figure comme source de la vie individuelle, mais aussi comme symbole de l'océan de nos origines, et c'est sur elle que s'étaye une réalité préexistante à toute organisation masculine.

[38]*Thalassa* devient un véritable nouveau départ pour Ferenczi. Tout se passe comme si cette position centrale accordée à la femme exerçait une action libératrice sur lui. Par ailleurs, la reconnaissance de l'importance des catastrophes, telle que l'assèchement de l'océan contraignant les créatures à la vie terrestre – donc du rôle primordial du facteur traumatique dans la phylogenèse – permet à Ferenczi de poser les fondements de sa propre réflexion sur le trauma dans l'ontogenèse. Cette idée va prendre de plus en plus d'ampleur dans sa pensée à partir de 1928.

[39]Il lui est toutefois impossible d'entreprendre l'approfondissement de sa pensée sur le trauma sans chercher à élucider sa propre histoire. Pour cela, il lui reste un long et douloureux chemin à parcourir. Il lui faudra comprendre à quel point son identification à Freud a fini par démolir sa capacité de penser. Rappelons sa façon d'évoquer son analyse à Groddeck en 1921 : « Je n'ai pu m'ouvrir à lui, il avait trop d'un père. » Mais une année plus tard, il considère déjà sa lettre précédente comme « chose périmée ». Voici ce qui lui paraît actuel à ce moment-là : « La visite à Vienne [...] avait été perturbée par des malaises, mais immédiatement après, mon humeur ainsi que mon état physique ont montré une amélioration notable. Je ne peux pas vous donner une explication avec exactitude. Le professeur Freud a pris une ou deux heures pour s'occuper de mes états ; il s'en tient à son opinion précédemment exprimée, à savoir que l'élément principal chez moi serait ma haine à son égard, lui qui [tout comme autrefois le père] a empêché mon mariage avec la fiancée plus jeune [actuellement belle-fille]. Et, de ce fait, mes intentions meurtrières à son égard qui s'expriment par des accès nocturnes [refroidissement, râles]. Les symptômes seraient surdéterminés par des réminiscences d'observation du coût parental. Je dois avouer que cela m'a fait du bien de pouvoir, pour une fois, parler de ces mouvements de haine face au père tant aimé [34][34]Ferenczi à Groddeck, 27.02.1922, Correspondance Ferenczi.... »

[40]Cette lettre permet de suivre les différentes étapes de la valse-hésitation de Ferenczi. Selon cette interprétation bien freudienne, bien œdipienne, il n'y a rien d'autre à comprendre que la face cachée du conflit interne, et après cette « prise de conscience », tout doit rentrer dans l'ordre. Mais les symptômes de Ferenczi ne s'étaient-ils pas apaisés parce qu'en acceptant l'interprétation de Freud, il déposait les armes et ainsi, il n'était pas forcé de se défaire de cet objet paternel incorporé que Freud était pour lui ?

41 Du moins à cette époque, en se déclarant satisfait de l'interprétation de « sa haine », il parvient à ajourner sa réflexion sur le transfert négatif. Mais par la suite, à partir de 1924, il exprime les idées dans les *Perspectives* et dans *Thalassa*, qui l'orientent vers le chemin qui le conduira à une séparation douloureuse.

Traumas d'autrefois et du présent

42 En 1931, Ferenczi écrit : « Il n'y pas d'évolution sans traumatismes infantiles auxquels – s'ils n'ont pas créé une fixation trop forte et trop durable – on n'aurait jamais régressé, sans un fort coup extérieur porté dans le présent [35][35] Sándor Ferenczi, « Attrait du passé... et fuite loin du... »

43 Dans sa dernière conférence si controversée, Ferenczi précise les deux phases du trauma : « L'agression sexuelle commise par le père est suivie de la trahison par la mère. » En évoquant la peur de l'enfant il note : « Cette peur, quand elle atteint un point culminant, les oblige à se soumettre automatiquement à la volonté de l'agresseur, à deviner le moindre de ses désirs, à obéir en s'oubliant complètement, et à s'identifier totalement à l'agresseur. Par identification, disons par l'introjection de l'agresseur, celui-ci disparaît en tant que réalité extérieure et devient intrapsychique [36][36] Sándor Ferenczi, « Confusion de langue entre les adultes et... » Bien entendu, si l'on tient compte de la distinction introduite par N. Abraham et M. Torok, plutôt que de l'introjection, il est préférable de parler de l'incorporation de l'agresseur.

44 En 1932, Ferenczi note dans son *Journal* : « La situation analytique, mais surtout les règles techniques rigides provoquent la plupart du temps chez le patient une souffrance et chez l'analyste un sentiment de supériorité injustifié avec un sentiment de mépris pour le patient. Si l'on y ajoute l'amabilité apparente, l'intérêt porté aux détails et éventuellement la compassion réelle pour une souffrance par trop forte, le patient se trouve empêtré dans un conflit d'ambivalence quasi insoluble dont il ne peut se dégager. On utilise alors un incident quelconque pour laisser l'analyse échouer sur la "résistance du patient". Je ne connais aucun analyste dont je pourrais déclarer l'analyse comme étant théoriquement terminée [la mienne moins que les autres] [37][37] Sándor Ferenczi, *Journal clinique*, trad. par le groupe de... »

45 Réfléchissant en profondeur sur son analyse avec Freud, analyse qu'il a considérée incomplète, Ferenczi n'a guère pu éviter de revenir sur l'analyse d'Elma – analyse apparentée à un viol – qu'il avait lui-même fait subir à la jeune femme. Il a dû revenir alors sur les rôles joués par tous les protagonistes de ce drame. Il a dû se remémorer que lors de la première visite d'Elma chez Freud, le maître avait considéré la jeune femme comme schizophrène [38][38] Ferenczi à Freud, 7.2. 1911, *Correspondance*, op. cit., t. I,.... Il a dû saisir aussi que derrière son hésitation entre la jeune fille et sa mère se cachait son conflit avec Freud : la fidélité à la psychanalyse n'était possible qu'en restant avec Gizella, mais ce choix impliquait de rester toujours « le fils » de Freud, de renoncer à son désir de devenir père, de fonder une famille avec Elma. Car la jeune femme s'est révélée beaucoup moins « adépte » des théories freudiennes que sa mère.

46 On peut noter avec étonnement l'existence d'un aspect qui n'est jamais nommé dans l'histoire Gizella-Elma-Ferenczi. Être l'amant attiré d'une mère et épouser la fille de celle-ci n'est pas dénué d'un élément incestueux.

47 On peut se demander aussi si le comportement de Gizella, qui avait encouragé sa fille à épouser son propre amant, n'était pas celui d'une mère qui chercherait étouffer le scandale de l'inceste et qui, par sa conduite, prenait part au trauma. Gizella n'agissait-elle pas en mère traumatogène qui finit par trahir son enfant en se trahissant elle-même ?

48 Et Freud, en orientant finalement Ferenczi vers Gizella, obéissait-il juste à un mouvement de sympathie antipathie ? Ne craignait-il pas d'affaiblir son impact sur Ferenczi le jour où le « Grand Vizir » deviendrait un père de famille ? Ou bien avait-il conscience de l'élément incestueux présent dans cette affaire ? Mais alors, pourquoi n'en faisait-il jamais mention dans ses lettres ?

49 Quant à Elma, nous savons qu'elle allait saisir la première occasion lui permettant de fuir ces trois personnes qui voulaient influencer son esprit et son destin. Elle épousa précipitamment un Américain de passage à Budapest avec qui elle ne resta pas mariée longtemps.

50 Ferenczi, soulagé par sa décision de renforcer ses liens avec Gizella et Freud à la suite de son analyse, fut fort déçu de trouver une Gizella toute réticente devant sa proposition de mariage. Visiblement, à cette époque

encore, Gizella n'avait pas renoncé à l'idée de sacrifier son bonheur à celui de sa fille. On ne peut pourtant douter de ses sentiments à l'égard de Ferenczi dont elle acceptait tous les écarts, que ce soit ses escapades ancillaires ou sa liaison avec sa sœur, en les considérant comme les méfaits minimes d'un enfant espiègle forcé à décharger son trop-plein d'énergie.

51 En pardonnant tout, ne se prêtait-elle pas à l'idée qu'une femme ne doit poser aucune limite à la sexualité de l'homme qu'elle aime ? Que l'amour entre sa fille et son amant était non seulement envisageable, mais moralement possible ? Alors, malgré la souffrance que cet amour lui infligeait à elle – quantité négligeable à ses propres yeux –, il était bon de l'encourager dans la mesure où il apporterait du bonheur à ces deux personnes qui lui étaient chères.

52 Dans les théories psychanalytiques, il est beaucoup question du père comme gardien de la loi. Mais il me semble qu'il existe des situations où toute personne, homme ou femme, peut se retrouver en position de gardien de la loi. Dans un monde sans référence transcendantale, il ne nous reste que le respect de l'autre et de soi qui puisse jouer le rôle de garde-fou de nos conduites. Il serait difficile de nier que Ferenczi, qui allait devenir plus tard l'analyste le plus tendre avec ses patients et le plus exigeant avec lui-même, le premier à approfondir la réflexion sur le contre-transfert, dans sa conduite avec Elma a transgressé la loi en général et les règles analytiques en particulier.

53 Dès 1916, à partir du moment où il avait inventé la technique active et considéré le viol de sa patiente comme un détail sans importance, il s'était trouvé piégé dans une situation d'identification à l'agresseur, et son agresseur fut son maître admiré, son analyste. Par la suite, pour s'en libérer, il ne pourrait éviter de reprendre son cheminement, de décortiquer le drame de son existence, de chercher à comprendre les véritables raisons de son choix et le rôle joué par chaque personnage dans ce drame.

54 Voilà pourquoi il avait reproché à Freud, en 1930, d'avoir raté son analyse. Bien que, comme je l'ai indiqué plus haut, il ait écrit à Groddeck avoir discuté avec Freud de la haine qu'il lui portait, en 1930, il critique Freud de n'avoir pas analysé son transfert négatif **[39][39]** Ferenczi à Freud, 17. 1. 1930, Correspondance, op. cit., t.... On peut se demander si, en 1930, Ferenczi avait oublié sa conversation de 1922 avec Freud ? Mais il me semble qu'il attendait de son analyse plus que la reconnaissance de sa haine à l'égard du père. Il avait espéré dénouer les fils entremêlés du transfert et du contre-transfert par une meilleure compréhension de son rapport compliqué, intra et extra-analytique avec Freud qui, de plus, avait été grevé par la vie institutionnelle. Et, dans ce travail, Freud ne lui était pas d'un grand secours, parce que, comme toujours, ses interprétations ne concernaient que l'analysant, elles étaient, comme le notait Balint **[40][40]** Michaël Balint, « Les deux niveaux de travail analytique », Le..., fondées sur une « psychologie à une personne ».

55 C'est ainsi que Ferenczi, en réfléchissant sur son propre drame et en butant sur le trauma, était devenu le pionnier d'une analyse qui est à la fois la même que celle inventée par Freud, et en même temps radicalement différente. « Une analyse qui n'épargne pas [...] l'analyste ni la théorie analytique **[41][41]** Sándor Ferenczi, Journal clinique, op. cit., 17. 8. 1932,.... » Car lorsqu'un analyste ne se contente pas du rôle de celui qui est « supposé savoir », mais prétend savoir pour de vrai, il endosse l'habit de l'agresseur. Lorsque quatre années après la mort de son ami, Freud revient sur l'analyse de Ferenczi, il fait l'impasse sur les multiples transgressions. Selon lui, cette analyse n'avait pas été menée à bien parce qu'il existe chez tout un chacun un noyau de résistance irréductible. Selon sa conclusion, l'analyse serait un processus interminable **[42][42]** Sigmund Freud, « Analyse terminée et analyse interminable »,....

56 Quant à Ferenczi, bien qu'il ait estimé que la fin de l'analyse était possible, établissant même ses critères **[43][43]** Sándor Ferenczi, « Cure finishing », « Notes et fragments »,..., en 1932, peu avant sa mort, il s'interroge : « Qui est fou, nous ou les patients [les enfants ou les adultes **[44][44]** Sándor Ferenczi, Journal clinique, op. cit., 1.5. 1932, p. 147. ?]. »

57 Il est possible de suivre les traces de son auto-analyse à travers son *Journal* écrit à cette époque : « La haine de la femme, la vénération de l'homme [avec compulsion à la promiscuité en guise de superstructure] permirent la rationalisation de l'impuissance traumatique. Cause fondamentale : le père du père = dieu, roi, patriarche. [Il était impossible d'avoir raison contre Dieu.] **[45][45]** Sándor Ferenczi, Journal clinique, op. cit., 19.7.1932, p. 225. »

58 Ferenczi est le premier des disciples de Freud à pouvoir remettre en cause l'analyse parce qu'il connaît les deux côtés de la situation analytique. Son examen de la cure est issu de son expérience propre. Ainsi, après

avoir évoqué l'antipathie de Freud pour les psychotiques et les pervers, ses critiques à son égard deviennent plus acerbes : « [...] sa méthode thérapeutique comme sa théorie sont de plus en plus imprégnées par l'intérêt pour l'ordre, le caractère, le remplacement d'un mauvais Surmoi par un meilleur ; il devient pédagogique [46][46]Sándor Ferenczi, Journal clinique, op. cit., 1. 5. 1932, p. 149.. »

[59]Et aussi : « [...] le patient, du fait de l'insistance excessive sur la situation analytique, contre sa propre conviction émotionnelle, se sent mis dans une position de contrainte par suggestion ; sa dépendance à l'égard de la disposition amicale de l'analyste l'empêche d'exercer sa critique extérieurement, mais bien sûr aussi intérieurement ; on peut ainsi garder un patient pendant des années sans progrès substantiels, espérant toujours qu'on est en train de perlaborer quelque chose. Nombreux sont ceux que j'entends dire alors que le cas se serait enlisé ; plus d'un se souvient, dans cette position inconfortable, qu'il existe quelque chose comme la fixation d'un terme, et expulse brutalement le patient de la cure [47][47]Sándor Ferenczi, Journal clinique, op. cit., 3. 5.1932, p. 152.. »

Tuer ou se soumettre

[60]Une telle critique à l'encontre de Freud ne pouvait que créer une atmosphère d'hostilité, un éloignement mutuel. Ferenczi est profondément blessé de constater que le maître ne suit pas ses recherches avec intérêt et, lorsqu'il essaye de s'expliquer, il rencontre de sa part une attitude fermée, qui se transforme vite en rejet. Il est très déçu d'entendre Freud qualifier ses découvertes de « très inspirées ». Il aurait préféré qu'il les trouve « justes, vraisemblables, voire seulement plausibles ». Il est contrarié de la comparaison avec *Thalassa* qui n'était que « pure spéculation, alors que les nouveaux points de vue [...] sont issus de la pratique même [48][48]Ferenczi à Freud, 21. 9. 1930, Correspondance, t. III, op.... ».

[61]Lorsque Freud lui offre la présidence de l'IPA en l'assurant qu'il le préfère à Jones [49][49]Freud à Ferenczi, 5. 7. 1930, Correspondance, t. III, op. cit.,..., Ferenczi commence par hésiter. Mais sans pour autant interrompre ce qu'il appelle « ses expériences », à savoir l'approfondissement de l'analyse de ses patients. Et il est bien placé pour savoir que les responsabilités qui vont de pair avec la présidence ne lui permettraient pas de les poursuivre. D'ailleurs, il comprend bien qu'il s'agit de choisir : il lui faut soit rentrer au bercail avec les bénédictions paternelles, soit poursuivre son chemin que Freud caractérise ainsi : « Vous cherchez à avancer dans toutes sortes de directions qui ne semblent pas mener à un but souhaitable. Mais – selon votre propre témoignage – j'ai toujours respecté votre autonomie et je suis prêt à attendre jusqu'à ce que vous vous engagiez vous-même dans la voie de retour. Il pourrait s'agir chez vous d'une nouvelle et troisième puberté [50][50]Freud à Ferenczi, 18.9.1931, Correspondance, t. III, op. cit.,.... »

[62]On le voit bien, ce que Ferenczi attend de Freud dépasse les forces de celui-ci. Il perçoit clairement que Ferenczi remet en cause sa méthode et une bonne partie de sa pensée. Peut-on attendre une telle compréhension de la part d'un vieil homme malade, une compréhension qui devrait entraîner non seulement d'importantes modifications de sa pensée, mais aussi un dépassement de ses propres limites ? Le diagnostic de « troisième puberté » est certes blessant, mais n'est pas dépourvu de justesse. Ferenczi se montre cruel avec Freud comme savent l'être parfois les enfants avec les parents. Et sa nouvelle voie pointe la faille dans le parcours du « père » : Freud a beau être le créateur de tout l'édifice de la psychanalyse, il n'a jamais été analysé par un autre.

[63]Non, Freud ne peut plus « aborder l'inhabituel [...] avec intérêt et encouragements », comme le recommandait Schiller – citation qu'il avait lui-même fournie à Ferenczi – « même si cela paraît erroné ou de l'ordre de la fantaisie [51][51]Ferenczi à Freud, Correspondance, t. III, op. cit., p. 474. ».

[64]Au vif de ce conflit, déjà pénible, arrive la célèbre lettre de Freud sur la technique du baiser. Une patiente de Ferenczi – il s'agit probablement de Clara Thompson –, ravie de se donner de l'importance, informe Freud qu'elle a été embrassée par son analyste. Freud, scandalisé, fait tonner son autorité paternelle. Ferenczi se transforme alors à ses yeux en parrain de toutes les techniques déviantes. Il formule une autre critique, tranchante : « Vous jouez volontiers le rôle de la mère tendre envers d'autres, peut-être aussi envers vous-même » et, sur le ton d'un père sévère, lui rappelle que « la tendance aux petits jeux sexuels avec les patients n'était pas étrangère [à Ferenczi] dans les temps préanalytiques [52][52]Freud à Ferenczi, 13. 12. 1931. Correspondance, t. III, op.... ».

[65]On peut entendre ici une allusion à l'affaire Elma aussi, affaire qui s'est déroulée non pas en temps pré, mais postanalytique.

66 Au printemps 1932, il est de nouveau question de la présidence. Freud souhaiterait voir Ferenczi sacrifier « les agréments de son isolement actuel au profit des devoirs d'un dirigeant de mouvement [53][53] Freud à Ferenczi, 24. 4. 1932, Correspondance, t. III, op.... ». Ferenczi lui répond : « Je ne crois pas qu'on puisse changer volontairement une telle disposition d'esprit. ». Mais il veut bien se charger de cette responsabilité, à la condition qu'on n'exige pas de lui ce changement. Sinon, il préfère y renoncer [54][54] Ferenczi à Freud, 1.5.1932, Correspondance, t. III, op. cit.,.... Freud insiste, désignant la présidence comme un « remède de cheval » contre l'isolement déjà « brillamment surmonté » auparavant.

67 Une fois de plus, Freud ne voit dans les recherches de Ferenczi rien d'autre qu'une déviance provoquée par une pathologie personnelle. Il invite Ferenczi à « abandonner l'île de vos rêves où vous demeurez avec vos enfants fantasmatiques et [à] se mêler de nouveau au combat des hommes [55][55] Freud à Ferenczi, 12.5.1932, Correspondance, t. III, op. cit.,... ».

68 À la même époque, Ferenczi note ses observations à propos d'une de ses patientes. Les difficultés de cette analyse l'orientent vers l'expérience d'analyse mutuelle. La patiente, ayant subi autrefois un trauma sévère, attend de son analyste un amour illimité en réparation des souffrances du passé. Déçue dans son attente, elle accuse Ferenczi de dissimuler la haine sous une amabilité de surface. Ferenczi note alors : « À ma plus grande surprise, je dus pourtant constater que la patiente avait raison à bien des égards. Une anxiété particulière devant les fortes personnalités féminines de sa trempe me venait de mon enfance. Je trouvais et trouve "sympathiques" les femmes qui m'idolâtraient, qui se soumettent à mes désirs et à mes singularités ; par contre, les femmes de son genre me remplissent d'effroi et provoquent en moi l'opposition et la haine des années d'enfance. La superperformance émotionnelle, particulièrement la gentillesse exagérée, est identique aux sentiments du même ordre à l'égard de ma mère. Quand ma mère affirmait que j'étais méchant, cela me rendait autrefois encore plus méchant. Sa façon de me blesser le plus était de prétendre que je la tuais ; c'était le tournant à partir duquel je me contraignais, contre ma conviction intérieure, à la bonté et à l'obéissance [56][56] Sándor Ferenczi, Journal clinique, op. cit., 5.5.1932, p. 155.. »

69 Ferenczi, ayant perdu son père à quinze ans, était resté sous la coupe de sa mère que l'on disait être « une forte personnalité ». Cette division des femmes en deux groupes laisse penser que l'autorité de la mère sur les enfants était déjà prévalente du vivant du père. Ferenczi ne voulait pas se laisser dominer par sa mère, mais il ne voulait pas la « tuer » non plus. Et c'est dans ce conflit que réside la cause de sa recherche des figures paternelles. Le père devait être à la fois un allié et une figure tampon, apportant une solution pacifique à son drame interne. Cependant, toute relation duelle, lorsqu'il n'était pas lui-même le partenaire dominant, le replongeait dans le conflit avec la mère. C'est ainsi qu'en 1910, il attendait de Freud qu'il devienne pour lui la mère idéalement bonne, celle qui se donne sans limites et accepte tout ce qui vient de l'enfant. L'autre occasion où il avait espéré réaliser ce rêve était son analyse. Mais cette tentative aussi avait échoué du fait que Freud ne supportait pas le transfert maternel. Alors Ferenczi fut condamné à rester avec sa haine transformée en bonté. Voilà pourquoi il reproche en 1930 à Freud de n'avoir pas analysé son transfert négatif.

70 Dans le conflit qui éclate entre eux à partir de 1930, Ferenczi revit son drame initial : tuer ou se soumettre.

71 Le 19 mai 1932, il semble encore hésiter : « Je dois honnêtement admettre qu'en parlant de mon activité présente en des termes tels que "vie de rêve", "rêves diurnes", "crise pubertaire", etc., je ne voulais pas signifier que je me reconnaissais totalement comme malade ; j'ai réellement l'impression qu'à partir de la confusion relative, bien de choses utilisables se développeront et se développent déjà. Je ne peux pas concevoir la présidence comme un remède de cheval contre un mal que je ne reconnais pas comme tel. Aussi je pense vraiment ne pas faire œuvre inutile en poursuivant pendant un certain temps mon mode de travail actuel. Si vous pensez que cela peut s'accorder avec ce qu'on attend du président d'une association que j'ai contribué à fonder [57][57] Ferenczi à Freud, 19. 5. 1932. Correspondance, t. III, op.... [...] »

72 Mais peu après, c'est le revirement total. Sa décision est prise, il ne se soumettra pas : « Après une longue et douloureuse hésitation, je me suis résolu à renoncer à la candidature à la présidence [...] Je suis parvenu dans une passe résolument critique et autocritique qui semble imposer à certains égards non seulement les compléments, mais aussi des corrections de nos points de vue pratiques, et par endroits aussi théoriques. J'ai donc le sentiment qu'une telle disposition d'esprit ne s'accorde absolument pas avec la dignité d'un président, dont le souci principal doit être la conservation et la consolidation de ce qui existe ; au fond de moi, je sens que ce ne serait même pas honnête d'occuper cette position [58][58] Ferenczi à Freud, 21. 8. 1932. Correspondance, t. III, op.... »

73 À la même époque, sous l'effet de son autoanalyse, sa vision de Freud subit un profond changement : « L'idée angoissante, peut-être très forte dans l'inconscient, que le père doit mourir quand le fils devient grand, explique sa peur de permettre à l'un quelconque des fils de devenir indépendant. En même temps, cela nous montre que Freud, en tant que fils, voulait vraiment tuer son père. Au lieu de le reconnaître, il a établi la théorie de l'Œdipe parricide, mais manifestement par rapport aux autres seulement, et pas par rapport à lui-même ; d'où la peur de se laisser analyser, d'où peut-être aussi l'idée que chez les humains adultes civilisés les impulsions relevant des pulsions primitives n'existent plus réellement, que la maladie de l'Œdipe est une maladie infantile, comme la rougeole [59][59] Sándor Ferenczi, *Journal clinique*, op. cit., 4.8.1932, p. 254.. » Lorsqu'il analyse leurs rapports, il note qu'il a été « un fils aveuglé et dépendant [60][60] Ibid., p. 255. ». Il note à propos de Freud encore : « La castration du père, de celui qui a la puissance en tant que réaction à l'humiliation éprouvée, conduisit à la construction d'une théorie dans laquelle le père châtré le fils, et de plus, est ensuite adoré par le fils comme un dieu. Dans sa conduite, Freud joue seulement le rôle du dieu castrateur, il ne veut rien savoir du moment traumatique de sa propre castration dans l'enfance ; il est le seul qui ne doit pas être analysé [61][61] Ibid., p. 258.. »

74 L'histoire et le travail analytique de Ferenczi prennent fin avec sa maladie (l'anémie de Biermer), encore incurable à l'époque. Comme en témoignent certains passages dans son *Journal*, il avait considéré même sa maladie comme conséquence de ses rapports à Freud : « Dans mon cas, une crise sanguine est survenue au moment même où j'ai compris que non seulement je ne peux pas compter sur la protection d'une "puissance supérieure", mais qu'au contraire, je suis piétiné par cette puissance indifférente, dès que je vais mon propre chemin et non le sien. La compréhension à laquelle cette expérience m'a fait accéder est que je n'étais courageux [et productif] que tant que je m'appuyais [inconsciemment] sur une autre puissance, que je n'ai donc jamais été "adulte" [...] L'"identification" avec la puissance supérieure, la soudaine "formation de Surmoi", est-ce l'appui qui m'a préservé autrefois de la décomposition définitive ?

75 [...] Et de même que je dois maintenant reconstituer de nouveaux globules rouges, est-ce que je dois [si je peux] me créer une nouvelle base de personnalité et abandonner comme fautive et peu fiable celle que j'avais jusqu'à présent ? Ai-je ici le choix entre mourir et me "réaménager", et ce à l'âge de 59 ans [62][62] Sándor Ferenczi, *Journal clinique*, op. cit., 2.10.1932, p. 284. » ?

76 Son autoanalyse a conduit Ferenczi à une compréhension sans précédent des effets du trauma, de la situation de l'enfant par rapport aux adultes. Tout laisse penser que, s'il avait vécu plus longtemps, il aurait apporté des modifications importantes aux théories psychanalytiques sur la sexualité féminine. En témoignent ces réflexions dans le *Journal* : « On remarque chez Freud la légèreté avec laquelle il sacrifie aux patients masculins les intérêts des femmes. Ceci correspond à l'orientation unilatérale, androphile, de sa théorie de la sexualité. Sur ce point, il a été suivi par presque tous les élèves, moi-même non exclu [...] Citons par exemple la théorie de la castration dans la féminité [...] [63][63] Sándor Ferenczi, *Journal clinique*, op. cit., 4.8. 1932, p. 257. ».

77 À propos de la sexualité féminine, Ferenczi affronte Freud et lui révèle son changement d'attitude. Le 22 mai 1932, il lui écrit : « Cela vous intéressera de savoir que de vifs débats ont lieu dans notre groupe sur le complexe féminin de castration et l'envie de pénis. J'ai dû admettre que ceux-ci ne jouaient pas, dans ma pratique, le rôle important qu'on aurait pu, théoriquement, présumer. Quelles sont vos expériences [64][64] Ferenczi à Freud, 22. 5. 1932, *Correspondance*, op. cit., t.... ? »

78 Toutefois, en s'approchant de la mort, Ferenczi abandonne toute sa passion pour ne manifester à l'égard de Freud que de la tendresse. Dans une des dernières lettres qu'il lui adresse, il l'enjoint de fuir devant le danger que représentent les nazis : « Je vous conseille d'utiliser le temps où la situation n'est pas encore immédiatement menaçante et de partir [65][65] Ferenczi à Freud, 29.3 1933. *Correspondance*, op. cit., t. III,... [...] »

79 De tous les collaborateurs de Freud, c'est Ferenczi qui est allé le plus loin dans la compréhension du processus analytique en raison de son expérience directe de l'analyse. Mais il n'aurait pu parvenir à cette compréhension sans ses rapports enrichissants, quoique traumatisants, avec Freud. Marqué par ces rapports, il a pu écrire : « L'intellect ne naît pas [...] des souffrances ordinaires, mais seulement des souffrances traumatiques [66][66] Sándor Ferenczi, « La naissance de l'intellect », « Notes et... »

M. Stéphane Vari, sociologue, nous a fait parvenir cette curieuse petite note. Elle porte la signature suivante : « Patrick Corillon, *Ferenczi*, 1992, court. *Galerie In situ*. »

80 Au printemps 1937, Oskar Serti fut appelé à Hollywood par la Metro-Goldwyn-Mayer, pour réaliser un film sur les amours passionnées de Sándor Ferenczi (Miskolc, 1973 - ?, 1933).

81 Après trois années de travail intensif, Serti acheva enfin son film, qui retraçait dans ses moindres détails la vie mouvementée du célèbre pionnier hongrois de la psychanalyse.

82 Mais, lors de l'avant-première, les producteurs refusèrent de distribuer un film de plus de sept heures et sommèrent Oskar Serti de le réduire à un maximum de deux heures dix minutes.

83 Oskar Serti ne pouvait accepter de voir son œuvre ainsi amputée pour une simple question de minutage. Après le départ des producteurs, il resta seul en salle de projection pour visionner une dernière fois son film dans l'état où il l'avait conçu. Il en profita au passage pour photographier l'écran avec un appareil dont le temps de pose correspondait à la durée de son film. Après quoi, il détruisit toutes les copies existantes de son film.

84 Le lendemain, il laissa sur le bureau des producteurs un exemplaire de la photographie de son film, en leur signifiant qu'elle constituait le seul résumé valable de son œuvre.

85 Ce texte est accompagné de la photographie de Serti : un rectangle blanc dans un large cadre noir.



Notes

[1] Voir Eva Brabant-Gerö, « Mah-Nistana, ou qu'en reste-t-il ? », *Le Coq-Héron*, 117, 1990, p. 15.

[2] Sándor Ferenczi, « Psychanalyse et pédagogie », *Psychanalyse I*, Paris Payot, 1968, p. 51.

[3] Voir Eva Brabant-Gerö, *Ferenczi et l'école hongroise de psychanalyse*, Paris, L'Harmattan, 1993.

[4] Ferenczi à Groddeck, Noël 1921, *Ferenczi, Groddeck, Correspondance*, Trad. Groupe de traduction du *Coq-Héron*, Paris, Payot, 1982, p. 57.

[5] Freud à Ferenczi, 2. 10. 1910, *Sigmund Freud, Sándor Ferenczi, Correspondance*, Paris, Calmann-Lévy, t. I, p. 225.

[6]

Ferenczi à Freud, 3.10. 1910, *Correspondance*, t. I, *op. cit.*, p. 227.

[7]

Freud à Ferenczi, 6.10.1910, *Correspondance*, t. I, *op. cit.*, p. 231.

[8]

Ferenczi à Freud, 12. 10. 1910, *Correspondance*, t. I, *op. cit.*, p. 234.

[9]

Freud à Ferenczi, 6.10. 1910, *Correspondance*, t. I, *op. cit.*, p. 232.

[10]

Le cas Schreber, *Contributions psychanalytiques de langue anglaise*, 1979 et Morton Schatzmann, *Esprit assassiné*, 1974.

[11]

Ferenczi à Freud, 12. 10. 1910, *Correspondance*, t. I, *op. cit.*, p. 234.

[12]

Sándor Ferenczi, « Transfert et introjection », *Psychanalyse*, *op. cit.*, I, p. 93.

[13]

Judith Dupont, « Freud's analysis of Ferenczi as revealed by their correspondance », *Int. Journ. of Psycho-Anal.*, 1994, 75, 301.

[14]

Ferenczi à Freud, 10. 07. 1916, *Correspondance*, *op. cit.*, t. II, p. 151.

[15]

Ferenczi à Freud, 18. 12. 1914, *Correspondance*, *op. cit.*, t. II, p. 46.

[16]

Freud à Ferenczi, 24. 10. 1916, *Correspondance*, *op. cit.*, t. II, p. 169.

[17]

Ferenczi à Freud, 17. 10. 1916, *Correspondance*, *op. cit.*, t. II, p. 162.

[18]

Ferenczi à Freud, 22. 10. 1916, *Correspondance*, *op. cit.*, t. II p. 166.

[19]

Sándor Ferenczi, « Difficultés techniques d'une analyse d'hystérie », *Psychanalyse*, *op. cit.*, t. III, p. 17.

[20]

Voir note 4.

[21]

Alice Balint, *La vie intime de l'enfant*, trad. L. Gara, Paris, Gallimard, 1937, p. 143.

[22]

Maria Torok, « Maladie du deuil et fantasme du cadavre exquis », Nicolas Abraham, Maria Torok, *L'écorce et le noyau*, Paris, Aubier-Flammarion, 1978, p. 229.

[23]

Sándor Ferenczi, « Perspectives de la psychanalyse », *Psychanalyse*, *op. cit.*, t. III, p. 220.

[24]

Ibid., p. 227.

[25]

Ibid., p. 231.

[26]

Ibid., p. 231.

[27]

Ibid., p. 232-233.

[28]

Ibid., p. 235.

[29]

Freud à Ferenczi, 4.2. 1924, *Correspondance*, *op. cit.*, t. III, p. 142.

[30]

Ferenczi à Freud, 18.3. 1924 *Correspondance*, *op. cit.*, t. III, p. 147.

[31]

Ibid., p. 148.

[32]

Sándor Ferenczi, Thalassa, Essai sur la théorie de la génitalité, *Psychanalyse, op. cit.*, t. III, p. 250.

[33]

Pierre Sabourin, entretien radiophonique consacré à Thalassa, 18.7.1984.

[34]

Ferenczi à Groddeck, 27.02.1922, Correspondance Ferenczi Groddeck, *op. cit.*, p. 65.

[35]

Sándor Ferenczi, « Attrait du passé... et fuite loin du présent », « Notes et fragments », 5.11.1932, *Psychanalyse, op. cit.*, t. IV., p. 308.

[36]

Sándor Ferenczi, « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant », *Psychanalyse, op. cit.*, t. IV, p. 125.

[37]

Sándor Ferenczi, *Journal clinique*, trad. par le groupe de traduction du *Coq-Héron*, Paris, Payot, 1985, note du 8.8.1932, p. 264.

[38]

Ferenczi à Freud, 7.2. 1911, *Correspondance, op. cit.*, t. I, p. 267.

[39]

Ferenczi à Freud, 17. 1. 1930, *Correspondance, op. cit.*, t. III, p. 431.

[40]

Michaël Balint, « Les deux niveaux de travail analytique », *Le défaut fondamental*, Paris, Payot, 1977.

[41]

Sándor Ferenczi, *Journal clinique, op. cit.*, 17. 8. 1932, p. 278.

[42]

Sigmund Freud, « Analyse terminée et analyse interminable », *Revue fr. de pa.*, XI, 1, 1939.

[43]

Sándor Ferenczi, « Cure finishing », « Notes et fragments », 26.12.1932, *Psychanalyse, op. cit.*, t. IV, p. 315.

[44]

Sándor Ferenczi, *Journal clinique, op. cit.*, 1.5. 1932, p. 147.

[45]

Sándor Ferenczi, *Journal clinique, op. cit.*, 19.7.1932, p. 225.

[46]

Sándor Ferenczi, *Journal clinique, op. cit.*, 1. 5. 1932, p. 149.

[47]

Sándor Ferenczi, *Journal clinique, op. cit.*, 3. 5.1932, p. 152.

[48]

Ferenczi à Freud, 21. 9. 1930, *Correspondance*, t. III, *op. cit.*, p. 450.

[49]

Freud à Ferenczi, 5. 7. 1930, *Correspondance*, t. III, *op. cit.*, p. 445.

[50]

Freud à Ferenczi, 18.9.1931, *Correspondance*, t. III, *op. cit.*, p. 473.

[51]

Ferenczi à Freud, *Correspondance*, t. III, *op. cit.*, p. 474.

[52]

Freud à Ferenczi, 13. 12. 1931. *Correspondance*, t. III, *op. cit.*, p. 479.

[53]

Freud à Ferenczi, 24. 4. 1932, *Correspondance*, t. III, *op. cit.*, p. 491.

[54]

Ferenczi à Freud, 1.5.1932, *Correspondance*, t. III, *op. cit.*, p. 492.

[55]

Freud à Ferenczi, 12.5.1932, *Correspondance*, t. III, *op. cit.*, p. 494.

[56]

Sándor Ferenczi, *Journal clinique, op. cit.*, 5.5.1932, p. 155.

[57]

Ferenczi à Freud, 19. 5. 1932. *Correspondance*, t. III, *op. cit.*, p. 495.

[58]

Ferenczi à Freud, 21. 8. 1932. *Correspondance*, t. III, *op. cit.*, p. 501.

[59]

Sándor Ferenczi, *Journal clinique, op. cit.*, 4.8.1932, p. 254.

[60]

Ibid., p. 255.

[61]

Ibid., p. 258.

[62]

Sándor Ferenczi, *Journal clinique, op. cit.*, 2.10.1932, p. 284.

[63]

Sándor Ferenczi, *Journal clinique, op. cit.*, 4.8. 1932, p. 257.

[64]

Ferenczi à Freud, 22. 5. 1932, *Correspondance, op. cit.*, t. III, p. 496.

[65]

Ferenczi à Freud, 29.3 1933. *Correspondance, op. cit.*, t. III, p. 511.

[66]

Sándor Ferenczi, « La naissance de l'intellect », « Notes et fragments », *Psychanalyse, op. cit.*, 9.4.1931, t. IV, p. 285.